



deux facteurs : institutionnalisation de « l'infériorité » de la femme par le Code de la famille promulgué en 1984, et encadrement de la société algérienne par des « intégristes ».

L'actualité de ce livre le rend plus poignant encore : la presse algérienne rapporte la multiplication d'agressions subies par les femmes, dans nombre de localités. Et aussi à Hassi Messaoud ! Dans le même bidonville qu'en 2001... Des actes intolérables commis dans la certitude de l'impunité que garantit le silence des pouvoirs publics.

Nous sommes loin de la promesse faite aux femmes de Hassi Messaoud en 2001, par Khalida Toumi, ministre de la Culture, militante féministe dans les années 1980 : « *On se battra pour que vous obteniez réparation. Pour qu'aucune femme algérienne ne vive ce que vous avez vécu.* »

Ahmed Dahmani,
enseignant-chercheur,
membre de la section LDH
de L'Haÿ-les-Roses

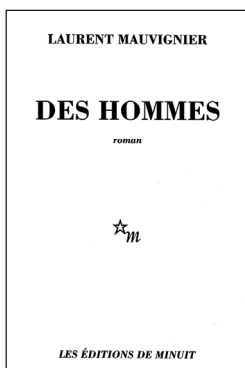
Les ONG De nouveaux acteurs pour changer le monde

Joseph Zimet

Editions Autrement
Novembre 2006, 80 pages
15 euros

Voilà un ouvrage qui devrait être lu par toute personne souhaitant s'impliquer dans la solidarité internationale mais ne sachant pas trop par où commencer : *Les ONG. De nouveaux acteurs pour changer le monde.*

Soyons clairs : le livre n'est ni un sésame ni une réponse ferme à toutes les questions que l'on peut se poser. Mais il est un début de piste particulièrement précieux pour commencer à faire son chemin. Des questions nécessaires, et parfois épineuses, comme la



redistribution de l'argent donné, leur utilité, la possibilité de travailler dans des ONG, les parcours... L'auteur explique ces mécanismes souvent mal connus, car soit expliqués de manière insuffisante, soit perçus avec une certaine méfiance. Pour tenter de remédier à ces carences – et il y parvient en grande partie –, le livre de Joseph Zimet est clair dans son approche, dans ses explications, que des schémas, cartes et photographies viennent compléter. L'auteur s'appuie sur des chiffres et mentionne différentes organisations (Amnesty international, Human Rights Watch, Reporters sans frontières) pour parler de la défense des droits de l'Homme, des enfants-soldats en Birmanie, mais aussi de développement avec Oxfam, ou d'environnement avec Greenpeace.

On soulignera également l'effort pédagogique dans la distinction faite entre les différentes organisations citées. Par exemple, les ONG de défense des droits de l'Homme (comme la FIDH) et celles impliquées dans l'action humanitaire (comme Médecins du monde) ont des approches, des manières d'agir tout à fait différentes, et ce bien qu'elles s'inscrivent toutes les deux dans le contexte de la solidarité internationale : les premières se chargent principalement de mener des enquêtes de terrain, qui sont ensuite publiées dans des rapports, eux-mêmes transmis à d'autres organisations comme l'ONU (la plupart y ont d'ailleurs un statut consultatif, notamment au sein du Conseil des droits de l'Homme à Genève) ou à des médias, tandis que les organisations humanitaires sont plus dans le « feu de l'action », mais pas seulement : tsunamis, séismes, mais aussi projets de développement, de reconstruction.

Les risques inhérents ne sont pas éludés, comme les enlèvements et les meurtres, notamment de travailleurs humanitaires (dix-sept membres de l'ONG Action

contre la faim ont ainsi été abattus froidement en août 2006), évitant ainsi de donner une vision trop idéalisée et fantasmée des ONG, sujet abordé souvent de façon manichéenne. Un livre qui est donc tout le contraire : clair, concis (une soixantaine de pages), et accessible à tous. En bref, indispensable !

Jérôme Diaz, journaliste,
membre de la section LDH
de Grenoble

Des hommes

Laurent Mauvignier
Les Éditions de minuit
2009, 288 pages
17,50 euros

La peur au ventre, mais elle est où la peur au ventre ? Pas sur les photos. Aucune d'elles ne parle de ça. » Ca, c'est quoi ? C'est un roman de Laurent Mauvignier ciselé à la parole écrite.

Un village éloigné, un homme bizarre, une étrange journée, un anniversaire glauque, malsain, raté, où les non-dits s'imposent avant le drame, mais bien après les accords d'Evian qui arrêtent le conflit. Mais qu'en est-il des blessures et des rancœurs ?

L'histoire de ces hommes est celle de Bernard, Février et Rabut venant du fond de la France en Algérie pour servir le pays au temps de la guerre d'Algérie. Des hommes fragiles, ne connaissant rien de ce conflit et débarquant pour nettoyer, au nom de la République, les envies de libération et d'indépendance du peuple algérien. Angoisses, tentatives de se faire accepter par une population toujours présente, mais constituée uniquement de vieillards, de femmes et d'enfants. Atrocités. Pour la plupart, ils ne connaissent rien de ce problème ; ils servaient une nation déconnectée de toute réalité, depuis la libération de 1945, et même avant. Ces Algériens (non citoyens)



AGIR

Notes de lecture/cinéma

qui, en grand nombre, avaient été obligés de défendre la patrie n'étaient toujours pas considérés comme hommes, encore moins femmes ou leurs enfants. Des vérités qui nous claquent au visage.

Le développement de cette haine entre des hommes qui ne peuvent ou ne veulent se connaître entraîne une véritable répulsion vis-à-vis de celui qui semble différent. Pour qui? Pourquoi?

Ces hommes qui vivent, si proches les uns des autres, se détestent à cause des barrières fabriquées entre eux, mais aussi dans le cadre de leur propre environnement, qu'il soit franc-comtois ou orannais.

C'est une grande réflexion à laquelle L. Mauvignier nous conduit au fur et à mesure. Si ce livre relate la tragédie franco-algérienne, il nous oblige à réfléchir sur la non-réflexion issue des conflits. Qu'en est-il aujourd'hui? Le monde cultive de plus en plus la haine entre les peuples parce qu'il est basé sur le conflit et l'affrontement entre des hommes... souvent bien loin de leurs réalités, bien éloignées des orientations de leurs gouvernants.

Pierre Gaillard,
membre du Comité
central de la LDH

Lola

Réalisation : Brillante Ma. Mendoza
Fiction, 2009
Production : Swift
Distribution : Equation
Durée : 110'

Nous sommes à Manille, dans le quartier de Malabon, à la saison des pluies : mais le quartier est inondé toute l'année et seuls les plus pauvres y habitent, dans des conditions très précaires.

Le film raconte l'histoire de deux familles, dirigées par deux grands-mères. Le petit-fils de

l'une a assassiné le petit-fils de l'autre, pour lui voler son téléphone portable, objet désirable entre tous, dans une société misérable. L'une est en deuil et cherche désespérément de l'argent pour l'enterrement; l'autre veut sortir son enfant de la prison. La première est déterminée et forte, la seconde faible, un peu menteuse et un peu voleuse. Les deux sont veuves, illettrées, vieilles et arthritiques, et doivent parcourir la ville en claudiquant : entre une circulation infernale, des tourbillons de pluie, l'inondation et les petits voleurs prêts à tout, même à piquer leur carriole et leur maigre recette de légumes vendus au marché. Aussi démunies l'une que l'autre devant une convocation au tribunal, en anglais qui plus est, ou un Photomaton.

Elles s'en tirent à force de débrouillardise, mettant en gage tout ce qu'elles possèdent, jusqu'à leur carte de pension. Les solidarités des voisins et du comité de quartier font le reste.

La première est la véritable héroïne du film. Elle règne avec autorité sur son peuple d'enfants et de petits-enfants. «Lola» signifie «grand-mère», en tagalog. Outre ces beaux portraits de femmes et l'hommage rendu à leur puissance, le film vaut par la vision d'un monde socialement très complexe, la nervosité de la caméra, l'atmosphère étouffante des lumières de pluies. Avec quelques trouées de lumière à la fin : des poussins étincelants posés sur le cercueil ou une branche de *sampaguitas*, le jasmin blanc des Philippines, autant de signes de vie.

Nicole Savy,
membre du Comité
central de la LDH



La Femme seule

Réalisation : Brahim Fritah
Fiction, 2009
Documentaire, 2005
Production : Les Films sauvages
Durée : 23'

Akosse Legba, jeune femme togolaise, raconte sa vie et son histoire d'esclave moderne. Aménée en France par ses patrons togolais, privée de ses papiers et enfermée, elle travaille plus d'un an chez eux, sans salaire. Quant ils partent en vacances, ils lui laissent 20 euros et du riz dans le placard. Il y a des jours où elle n'a rien à manger. Elle a trop peur pour s'enfuir, et elle ne connaît personne.

Jusqu'au jour où elle demande son passeport et où son patron la frappe violemment. Il est dénoncé par une voisine. La police vient chercher Akosse, la fait parler. Elle est placée dans un foyer. Elle peut enfin dire : «Je sais qui je suis.»

Aucune dénonciation véhémement de l'esclavage moderne dans ce film. Akosse parle d'une voix douce; on ne voit pas son visage mais des images qui rythment le film. Les couleurs du village de son enfance, dont elle a la nostalgie; le blanc des objets de la maison où elle a travaillé en France, la machine à laver qui tourne, les linges, la vaisselle, tout un monde moderne plein d'objets et de vide; la maison où elle vit désormais, dans la campagne verte d'un petit village français, et où elle montre enfin son visage. Jeanne - c'est son vrai nom - a gagné son procès, ses patrons ont été condamnés.

La Femme seule est en film idéal sur le sujet de l'esclavage moderne, y compris pour introduire un débat. A moins que vous préféreriez parler de l'identité nationale : aujourd'hui Jeanne aurait surtout risqué d'être expulsée.

Nicole Savy,
membre du Comité
central de la LDH

